

**Zeitschrift:** Revue suisse de photographie  
**Herausgeber:** Société des photographes suisses  
**Band:** 12-13 (1900-1901)  
**Heft:** 5

**Rubrik:** Variété

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**



## VARIÉTÉ

---

### Clientes et Clients.

*(Suite)*

**M**ETTEZ une femme au bureau d'une photographie, comme d'ailleurs en terrain neutre de toute autre boutique ou comptoir, et vous n'avez pas d'instrument de précision plus sensible et sûr que cette pierre de touche pour vous constater, dès la porte, si le client qui vient d'entrer est un gentleman ou un homme mal élevé.

Encore est-il à remarquer qu'il y a gentleman et gentleman. Tel des plus corrects, qui aura toujours été tenu pour irréprochable « dans son monde », pourra représenter, dans un monde autre, un homme fort incivil et même un parfait goujat : celui, par exemple, pour qui la femme qui n'est pas d'un ordre de femmes déterminé, n'est pas une femme. Car c'est là qu'avant tout se distingue le véritable gentleman.

L'affectation de la raideur anglo-saxonne est devenue chez ceux qui donnent chez nous le ton, le parangon du grand air. Dans nos habitudes sont passées les mœurs de la Bourse, pays grossier par excellence, où, par la sauvage bousculade pour l'argent et le mode de couvre-chef vissé sur la tête d'Israël, la brutalité des heurts et chocs n'a jamais valu le temps d'une excuse. Le niveau du sol y est au-dessous de l'offense.

De par tout cela nos habitudes d'éducation ont changé.

Nous sommes loin des temps où, enfants, nous tenions casquette bas dans la plus humble boutique, où on nous faisait découvrir pour porter un sou à un pauvre et quand la maman déclinait le renouvellement sollicité du vieux chapeau, la chose étant indifférente, parce qu'un chapeau *ça se tient à la main*.

*Petit Bob* ne l'entend plus du tout ainsi.

Quelques familles suprêmes s'efforcent bien encore de garder et transmettre les traditions reçues; mais tout s'épuise, et bientôt on se demandera ce que pouvait bien être cette politesse dont l'évocation ne trouvera plus rien qui lui réponde dans l'ordre nouveau des choses.

C'est dommage! La courtoisie, l'aménité, l'affabilité, n'étaient pas autres, en somme, que des façons délicates, des dilutions de l'effectivité, de la bonté, et cette politesse qui semble à jamais perdue n'était pas une des moindres grâces de notre race française...

Mais retournons vite du côté de nos laboratoires.

Un peu plus souvent que ne vaut la justesse de l'axiome, des impertinents nous répètent qu'un peuple a toujours le gouvernement qu'il mérite, ce qui serait par trop désobligeant pour plus d'un, sans nous omettre. Il faut pourtant reconnaître que toute maison d'art ou de commerce quelque sera par ses clients traitée comme elle les aura traités elle-même et réciproquement.

A la vérité, vous n'arriverez jamais à réduire certains monstres, parfois très charmants, dont l'égoïsme naïvement féroce se moque absolument de tout ce qui n'est pas eux ou elles. Il en est qui semblent éprouver à nuire une secrète et intime jouissance, par exemple, en dérangeant d'un retard tout l'ordre disposé d'une journée de travail, et en renversant toutes les séances les unes sur les autres, comme capucins de cartes.

Contre celles-ci ou ceux-là, le métier lui-même vous

fournira plus d'une riposte suffisante, sinon pour amener à bien, tout au moins pour neutraliser leur nuisance. Tenez-vous d'abord, sans vous en départir d'un point, à la rigoureuse ponctualité, et demeurez impitoyable à tous retardataires, quoi qu'il en coûte. Ce que vous pourrez avoir d'un côté perdu sera bientôt regagné de l'autre.

Toute la question se résume pour vous en *bien faire*. Cherchez toujours et encore le mieux, là comme partout ailleurs, et, préoccupé jour et nuit de la perfection de votre travail, soyez pour vous-même plus sévère que personne. Que jamais rien ne sorte de chez vous qui ne puisse défier la critique d'un émule.

Chercher l'honneur avant le profit est le plus sûr moyen de trouver le profit avec l'honneur.

C'était tout à mon début de photographe.

Le jour tombait et dans le jardin de la rue Saint-Lazare qui me servait alors d'atelier — jardin depuis longtemps supprimé par l'alignement municipal — je mettais déjà en ordre pour le labeur du lendemain les instruments très élémentaires alors dont je m'efforçais de tirer le meilleur parti : l'outillage du débutant était aussi modeste que sa fortune.

On sonne : deux étrangers, de haute taille et de fort bon air, assistés d'une belle dame qui les accompagne, me demandent leur portrait. Ils partent l'un et l'autre demain soir par l'express, officiers dans l'armée des Indes.

Je refuse : le jour est trop bas ; je ne saurais faire rien de bon. Demain ?

Demain, impossibilité pour eux, toute leur journée étant prise, et tellement ils insistent que, pour ne pas les déso-bliger, je finis par céder, mais en leur réitérant l'observation que cet essai, dans de pareilles conditions, ne sera pas acceptable.

Les deux poses accomplies :

— Combien ?

— Mais ce ne sera pas bon.

— Combien ?

— Ce serait deux cents francs ; mais...

Quand même ils prétendent payer ; ils mettent deux billets sur la table, sans accepter de reçu, et les voilà partis.

Dès le lendemain matin, j'expose sans conviction aucune les deux clichés au jour, et je n'obtiens en effet que deux épreuves grises, voilées, — non livrables.

Si encore mes deux entêtés pouvaient revenir dans la journée, je leur enverrais n'importe où d'autres épreuves que celles-ci !...

Mais non. Ce n'est qu'au soir, comme la veille, que je les revois.

— Eh bien, vous allez vous rendre compte que je ne vous trompais pas, hier. Juges-en vous-mêmes.

Les deux hommes et la belle dame examinent les épreuves, s'entre-consultent en anglais, et finalement bien d'accord :

— Mais nous ne trouvons pas cela mal ; c'est même bien.

— Non !

— Si ! et, au surplus, ces portraits nous conviennent. Veuillez nous les faire mettre en état d'être emportés.

— Jamais de ma vie ! Je ne livre pas des choses pareilles. Vous recommencerez.

— Impossible.

— Alors vous ne recommencerez pas ; mais ceci ne sortira jamais de ma maison. Voici vos deux cents francs !

Et j'ai déjà mis en quatre morceaux les épreuves.

Le trio en fait un bond !!!...

— Excusez-moi, et acceptez tout mon regret de vous désobliger...

L'un de mes deux Anglais est plus que mécontent, et tout autant la dame : il en a même pâli... Un peu nerveusement, il me dit :

— Mais, monsieur, vous n'aviez pas le droit de disposer de ces épreuves, qui étaient payées ?

Pardon : voici votre argent ; et d'abord vous avez constaté qu'hier je me refusais à le recevoir. Ne vous ai-je pas d'avance dit et répété que mon travail ne serait pas livrable ?

— Mais de ce travail, même mauvais, vous n'aviez pas le droit de disposer seul. Nous en avons notre part de propriété, ayant donné là notre peine et notre temps pour poser.

L'argument, au moins spécieux, ici me touche : je me déraïdis sensiblement :

— Ce que vous dites là, monsieur, serait juste dans une limite ; mais considérez vous-même qu'il n'y a pas que vous en cause. Votre argent est bon, hors de conteste : le travail que j'ai à vous donner, en échange de cet argent, doit être également bon et, sans conteste, équivaloir, ou bien la maison où vous êtes entré n'est pas une maison honnête, et alors ce n'est pas moi qui vous y reçois. Je ne puis que vous réitérer mon regret.

Il faut bien qu'ils en prennent leur parti.

Le trio a échangé quelques mots en anglais et me considère curieusement.

Evidemment, je leur fais l'effet d'un original, d'un fou peut-être. Mais toute animation est tombée, et, en se retirant, mon Anglais me dit :

— Vous êtes un singulier commerçant, monsieur, et vous me semblez avoir pris la méthode qui n'enrichit pas.

— Peut-être ; à moins que, plus loin encore que Calcutta, Madras, et longtemps, le souvenir vous reste d'un commerçant, comme vous dites, scrupuleusement loyal, même à ses dépens. Si le cas est assez peu fréquent et vous semble assez curieux pour être cité, alors je n'aurai pas perdu mais gagné. Mais ce point est secondaire, et il en est un autre qui passe avant tout : vous avez votre point d'honneur

d'officier ; pourquoi le marchand n'aurait-il pas son point d'honneur de marchand ?...

On se quitte, à peu près bons amis enfin...

Qu'eussent donc alors pensé mes trois Anglais, s'ils avaient pu soupçonner ce que pour moi, ce jour-là, représentaient leurs dix louis répudiés, à cette heure si difficile de mes pauvres débuts, quand tout me manquait...

Mais je persiste à croire que c'est ainsi, seulement ainsi, qu'on fait les bonnes maisons ; — et c'est ce que toujours il faut démontrer.

NADAR.

(A suivre).

